

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Voici la Toussaint, voici la fête des Morts... Demain, le carillon joyeux ; après-demain, le glas funèbre...

La Toussaint était autrefois une époque néfaste pour les modes : c'était l'extrême limite, le moment précis où on échangeait le costume d'été contre le costume d'hiver. Jour impatientement attendu par les jeunes, pour étrenner « une robe neuve » ! Dans ces temps d'ordre, tout était prévu, fixé d'avance : à Pâques, chapeaux de paille, robes légères, mantelets de soie ; à la Toussaint, chapeaux de velours, robes de laine, douillettes et fourrures.

Tout a bien changé depuis lors : l'excès et le luxe de la toilette ont tué la joie naïve de porter une « robe neuve », et la fantaisie, qui gouverne seule nos modes actuelles, a rompu toute régularité. Cependant, il y a du bon dans notre manière de faire moderne ; les saisons nous guident, et nous faisons subir à nos vêtements l'influence atmosphérique : fait-il froid plus tôt que de coutume, vite les femmes se couvrent de leurs fourrures ; au contraire, si le beau temps se prolonge indéfiniment, personne ne songera à quitter le chapeau de demi-saison et la toilette légère. N'est-ce pas rationnel ?

C'est après-demain la commémoration des morts ; c'est ce jour-là qu'on leur rend visite. Nulle part, croyons-nous, plus qu'à Paris, on ne respecte cette mémoire sacrée ; le culte dont on l'entoure est chose touchante. Seulement, les familles intéressées n'accomplissent pas leur pèlerinage au jour solennel.

Elles laissent la foule des indifférents envahir les cimetières et se contentent d'y aller la veille. Ne faut-il pas faire la toilette des tombeaux et renouveler les fleurs afin de rendre un hommage plus sensible à tous ces chers souvenirs ? Ces soins disent clairement à tous la vivacité des regrets, et il vient tant de monde et tant de curieux, le 2 novembre, qu'on éprouve une amère satisfaction à les faire constater.

Ajoutons que les femmes de goût s'abstiennent absolument de faire de la toilette dans ces circonstances, quelque désintéressées

qu'elles soient dans la question. La bienséance la plus banale prohibe les couleurs voyantes et demande un maintien, une tenue sévères, dans les promenades de ce genre. Nous connaissons des familles qui, même chez elles et sans autre motif que le respect dû aux morts, prennent des vêtements noirs pendant ce jour et s'abstiennent de toute distraction. — Qui donc, en avançant un peu dans la vie, n'a pas au cœur quelque cuisante perte à déplorer ?

Le noir, en dehors du deuil, est tellement entré dans nos mœurs, que nous ne pouvons mieux faire que de nous en occuper un peu en détail aujourd'hui ; ce sera un moyen de ne pas sortir du sujet commencé. Un grand nombre de femmes du meilleur monde adoptent le noir par une raison d'économie ; on est bien moins entraînée avec cette couleur, et l'influence des changements de modes agit avec moins de force. Parmi les tissus noirs les plus recherchés en ce sens, citons : le velours, la soie, le satin, le foulard, la sicilienne, pour costumes élégants ; le drap, le cachemire, le broché, le matelassé, l'armure, l'alpaga, le bosselé, et une foule de « fantaisies » de laine dont le nom nous échappe, pour les costumes ordinaires.

Ainsi que dans les toilettes de couleur, on fait ici encore d'heureux mélanges de soie et laine, d'unis et de brochés. Nous avons beaucoup admiré une robe *Baby* ainsi conditionnée : elle était de forme princesse, le devant en sicilienne, le dos en broché laine et soie, à très-longue taille

lacée derrière, la basque se prolongeant indéfiniment. La traîne abbesse, en sicilienne, vient s'agrafer à cette basque, et deux écharpes en tissu broché, très-gracieusement drapées en plis remontants, entourent toute la jupe à cet endroit et un peu plus bas. Leurs bouts, garnis de franges postillon, se réunissent au milieu derrière en formant le nœud marin. Manches du corsage en broché, à cornets unis et nœuds de faille.

Voici, pour une jeune fille, une charmante combinaison ; toute la toilette est en cachemire noir : — Jupou à courte traîne,



P. N° 283. — CHAPEAU Panache.

Modèle de Mme Ostrosky (rue de la chaussée-d'Antin, 31).

entouré d'un volant bordé de faille, avec un large plissé « à la vieille » au-dessus et les deux têtes bordées de même. Tunique-tablier terminée par un galon natté en soie grisaille, plate du haut, légèrement coulissée derrière, où elle est fermée sous un coquillé de même étoffe garnie de galons. Corsage amazone à petites basques et manches plates, le tout galonné comme le reste, mais par de plus petits galons. Des boutons mignons en argent oxydé, placés trois par trois sur la même ligne, ornent le devant du corsage et de la tunique, le milieu de la petite basque derrière, le dessus des manches et les revers de la poche.

Un des grands tourments de la couturière moderne consiste dans la variété à donner à la poche; après la poche carrée, à la bonne femme, plate ou coulissée, au cornet simple ou au cornet d'abondance, voici maintenant la poche éventail droite ou renversée, l'aumônière détachée du jupon, la coquille simple et la coquille double, — et tout ce qu'on voudra ou pourra trouver de nouveau!...

Quelques abonnées nous interrogent sur la meilleure manière d'arranger les cheveux. Aucun problème n'est plus difficile à résoudre, car une coiffure doit être, avant tout, choisie et exécutée suivant l'air de la figure.

Les cheveux noirs demandent à être lissés; les blonds, au contraire, réclament le « crêpage ». A des traits réguliers il faut une coiffure calme et en harmonie avec eux: cheveux plats ondulés, nattés ou coques régulières. Les frisures s'accordent avec le minois « chiffonné », auquel un ensemble de coiffure ébouriffée convient le mieux.

Quant à déterminer le genre dominant, ce serait difficile, puisque tout se fait aujourd'hui: cheveux hauts perchés et nuque découverte; cheveux pendant sur le cou dans une résille, à larges réseaux de lacets ou de chenille; nattes diadème, nattes en catogan; petites frisures et longues boucles; franges de cheveux coupés sur le front, etc., etc. — Sans compter les coiffures historiques: coiffure *Marie-Antoinette*, coiffure *Fontanges*, coiffure *Récamier*, coiffure *Lebrun*, etc., ou plutôt des imitations. A cet égard, nous ferons observer que les copies modernes sont inexactes, étant très-incomplètes: le plus souvent, en effet, on ne reproduit que partiellement le modèle.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 283.

CHAPEAU Panache. — Chapeau de velours noir, à passe plate, inclinée sur le front et relevée derrière, avec petit fond arrondi. Une grosse ruche en velours est appuyée toute droite contre la calotte et son pied se trouve caché sous une draperie également en velours. Groupe de plusieurs plumes noires posées sur le sommet et tombant derrière en cache-peigne. — Pal: tout en drap velours, demi-ajusté, croisé devant et fermé sur le côté. Garniture de marmotte dans le haut et devant; jolie passementerie, à losanges entrelacés avec glands de soie, posée en épaulette et dans le bas du vêtement.

G. N° 563.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en faille marron et sicilienne havane, avec garniture de velours marron. — Jupon en faille entouré de volants plissés, surmontés devant d'un haut plissé avec des bouillonnés au-dessus. Un volant plissé entoure, en s'arrondissant, cette partie du jupon et se fixe de chaque côté sous un nœud coquillé en velours marron. — Tunique en sicilienne havane, formant un tablier carré devant, tout encadré de velours. Par derrière, la tunique, garnie de même, est relevée en pouff pour tomber ensuite assez bas sur le jupon. — Corsage à pointes arrondies devant et derrière, en sicilienne également; tous les bords, même ceux des manches, sont ornés de bandes de velours. Une jolie garniture de boutons dorés complète cette ornementation. — Lingerie en toile et broderies ruchées. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée, et un peu plus relevé

sur le côté; bordure de lacet natté, en soie marron. Bandeau en faille de cette nuance et boutons rouges sur le côté. Nœuds de ruban havane sur le dessus et plumes de même couleur, mais d'une teinte un peu plus pâle.

2. Costume en armure de laize bleu prune. — Jupon à courte traîne et pli double derrière; le devant est garni de deux groupes de trois petits volants chacun. — Redingote ayant la forme princesse jusque dans les côtés, avec petite basque et jupe derrière. Un large plastron en faille assortie recouvre tout le milieu de la redingote devant; il se termine en pointe dans le bas et entoure tout le haut du corsage. La redingote se ferme sur le côté; elle a des revers et un col en velours, et le plastron est garni de boutons sur les deux bords. Les manches sont ornées d'un double parement de velours et de faille, avec nœuds et bouton sur le dessus. Franges postillon en laine assortie sur les bords inférieurs du vêtement. — Aumônière en velours et faille, garnie de franges et terminée dans le bas par un nœud de large ruban à pans flottants entourés de franges. Cette aumônière est suspendue à la taille par des rubans formant des nœuds mêlés de glands de soie et de cordelières qui se perdent par derrière. — Chapeau de velours bleu assorti à la toilette, à passe diadème, garni dessous de plumes de paon, avec une aile bronzée posée en aigrette. Grande plume amazone gris bronzé dessus et derrière.

Description de la gravure coloriée n° 1268 C.

TOILETTES DE MARIAGE. — Costume de mariée, en faille blanche. — Jupon à longue traîne unie, montée à doubles plis derrière. Le devant est entouré d'un volant plissé, haut de 10 cent., surmonté d'un plissé à la vieille posé en biais et formant deux têtes. — Tablier élégamment drapé, garni sur les côtés de plissés plats, posés en biais, et entouré d'une riche application de Bruxelles avec un bouquet de fleurs d'oranger à l'un des angles. De larges coques de ruban resserrent les côtés du tablier sous la basque du corsage. Guirasse lacée derrière, ouverte en châle, et garnie d'une collerette ruchée, de même étoffe, avec de riches dentelles placées extérieurement. Manches plates, terminées par un double cornet de plissés et de dentelles. — Bouquet et traîne de fleurs d'oranger au corsage et à la manche. Couronne et guirlande de fleurs d'oranger pour les cheveux, et voile de tulle à la Juive.

2. Demoiselle d'honneur. — Costume en faille gris perle. — Jupon à traîne, complètement plissé et pli Bulgare derrière. Celui-ci est ajusté en dessus, près de la basque, avec une tête saillante et plusieurs rangs de coulissés au milieu. Rucho à la vieille rayant le côté devant. — Tablier pointu, posé tout en biais, entouré d'un volant de faille bleue, avec nœud à l'extrémité de la pointe. — Corsage cuirasse, rayé devant et derrière de biais étroits en faille bleue. Col montant doublé de même; boutons assortis et parements bordés pareillement au bas des manches. — Lingerie en dentelle de Bruges ruchée, et nœud de cravate en damas Renaissance blanc. — Chapeau de feutre blanc, à passe bordée et entourée d'un velours bleu droit; coques en damas Renaissance blanc, à bouts flottants, et bouquet jardinière, couvrant ensemble le fond du chapeau.

ÉCHOS DE LA MODE

Une fête, presque une cérémonie, vient d'avoir lieu dans un château situé à quelques centaines de kilomètres à l'ouest de Paris. C'est la fête du *premier feu*, dont le programme, oublié depuis cinquante ans, méritait bien d'être repris.

Ce jour-là, dit la *Vie Parisienne*, le châtelain avait réuni autour de lui un grand nombre de ses amis. Après le dîner, fut allumé, en dépit de la mode, un immense bol de punch. Et c'est à la flamme bleue de l'alcool que la châtelaine emprunta elle-même le feu qui fut ensuite communiqué aux bûches de la cheminée.

A partir de ce moment, et pendant six mois, tous les feux de toutes les cheminées du château proviendront de la même origine, et au mois de mai prochain, la dernière bouffée de chaleur qui sortira d'une des cheminées de la maison émanera encore du punch que les amis ont bu en octobre.

Il n'est pas besoin de faire ressortir ce qu'il y a de poétique et même de touchant dans cette vieille coutume, si à propos rajunie.

La toque du temps des Valois est le chapeau préféré du mo-

ment. Cela va bien et se trouve en situation, puisque les robes rappellent celles de la reine Margot.

La duchesse de Chartres a été aperçue au Bois, coiffée d'une de ces toques Valois en velours noir, avec deux très-petites plumes d'argent s'élevant toutes droites sur le devant de la toque. Le reste du costume en couleur La Vallière très-simple, mais gracieusement porté.

* *

Très-gentil aussi, le nouveau chapeau appelé *Muscadin*, en feutre, à calotte haute, avec bord formant derrière une double ondulation. Au milieu du chapeau, devant, une sorte de large pivoine en rubans caroubier découpés; les brides, en ruban caroubier, croisées derrière; en dessous, un ruché de valenciennes. Le même *Muscadin* tout noir va à ravir; il est entouré d'une écharpe de tulle noir sans bouts, bordée de dentelle noire, et de côté s'élève une touffe de plumes.

* *

Un autre chapeau rappelle tout à fait la coiffure de plumes que le prince de Galles porte dans ses armoiries. Au milieu du chapeau est placé un bouquet de plumes (il y en a dix) qui retombent avec une grâce coquette sur le bord. La haute fantaisie aime, dans les chapeaux, les mélanges bizarres, par exemple une bande de plumes bleu de ciel pâle, sous un chapeau d'incroyable en feutre vert-bronze très-oncé.

* *

Beaucoup de chapeaux de peluche et de ce velours épinglé royal cher à nos mères. Les chapeaux de velours épinglé, particulièrement gris argent, toujours avec une profusion de plumes.

Aussi, des toques en loutre avec bord de fourrure et des toques tout en lophophore. Toujours le petit oiseau fixé de côté.

L. S.

FLEURS D'AUTOMNE

Voici le loup entré dans le bois et le soleil qui se met en grève; adieu paniers, vendanges sont faites! Nous n'irons plus aux champs, les pâquerettes sont fanées. Le règne du foyer commence et c'est le coin du feu qui a tous les attraits. Charmant, ce premier feu des soirées d'automne! Il jase, il pétille, il intéresse comme une vieille connaissance retrouvée après une longue absence. Bientôt, pourtant, on se lassera de lui, et dans quelques semaines, il passera à l'état de radoteur insipide. C'est le sort de toute chose en ce monde.

L'hospitalité châtelaine se ressent de ce retour de l'âge de feu. Avec le service de la cheminée, revient la préoccupation du salon. Il faut le peupler et l'animer à son tour. Voilà les châteaux de France, qui semblaient ceux de la Belle au bois dormant, en train de se réveiller. Au château de Brinou, le comte et la comtesse de Comminges reçoivent la plus aristocratique compagnie. Il y a table ouverte à Ferrières, et la comtesse Duchatel a rouvert les portes du château de Lagrange à l'élite de la société du Bordelais. On y comptait sur une visite que ferait M. Thiers à ses hôtes, en quittant Arcachon, où il avait pour résidence la villa de la duchesse de Galiera, mise à son entière disposition par la propriétaire.

A mesure que nous avancerons dans la saison, ce mouvement hospitalier s'accroîtra. On n'en est encore qu'à la préface des réceptions et aux robes montantes, mais nous voyons déjà les

corsages décolletés qui pointent, et avant peu la fête sera complète.

Un fait qui frappe tous ceux qui mènent ça et là, en cette saison, l'existence châtelaine, c'est l'extension et les progrès de la culture des fleurs dans les divers domaines de France. En moins d'un quart de siècle, il s'est opéré une révolution complète dans la culture des plantes d'ornements. Le parterre et la floraison d'automne ont été transformés en entier, et d'innombrables richesses ont été conquises.

Qu'y avait-il, il y a quarante ans, dans les parterres pendant l'automne? Quelques œillets d'Inde, des balsamines, des reines marguerites, toutes fleurs que le premier rayon du soleil succédant à une gelée blanche réduisait à l'état de tabac à cigares. Ces trois ou quatre fleurs, avec l'humble réséda et quelques rosiers de Bengale, avaient seules le privilège de décorer les jardins pendant les derniers beaux jours.

Sans rien rejeter de ce qui avait un mérite réel parmi ces fleurs, que de conquêtes on y a jointes! C'est d'abord le *dahlia*, ce roi de la flore d'automne, inconnu en France avant la paix d'Amiens, les glaïeuls de Gand et d'Aremberg, les rosiers de Sutherland et les roses multicolores d'Amérique, les garnitures de pétunias, qui fleurissent amplement jusqu'aux gelées, puis les *fuchsias*, les lobélies, les dentslemon de la Caroline du Sud, que sais-je encore? Quand tout cela aura été emporté par les froids, nous aurons encore un grand mois de floraison des chrysanthèmes de l'Inde. Il y en a de toutes les nuances comme les dahlias: les uns tout à fait nains, les autres à tiges annuelles demi-ligneuses, véritables sous-arbrisseaux qui bravent admirablement les premières gelées et dont les fleurs résistent en plein air jusqu'en décembre.

La vie châtelaine a, dans la culture des fleurs, un élément puissant de distraction, et l'automne offre, nous venons de le montrer, un champ plus vaste à exploiter, sur ce point, qu'on ne serait tenté de le croire.

En attendant, on a signalé déjà de nombreux passages de grues émigrant vers le Midi: c'est un présage de froid, car ces oiseaux, qui aiment les climats tempérés, quittent régulièrement nos régions dès que le froid ou la chaleur se font sentir d'une manière excessive.

BACHAUMONT.

L'ÉVENTAIL

Que de choses dans ce seul mot! et combien de secrets un observateur du cœur humain sait deviner dans le moindre de ses mouvements!

Son bruit fait exprimer le dépit, la fureur;
Son mouvement léger, un sentiment plus tendre.
L'éventail sert souvent de signal à l'amour,
Met un beau bras dans tout son jour,
Donne au maintien que l'on sait prendre
Des airs aisés et naturels...
Enfin, entre les mains d'une femme jolie
C'est le sceptre de la Folie
Qui commande à tous les mortels!

C'est cela et bien autre chose encore, car Favart ne dit pas tout. L'éventail est l'emblème d'une civilisation, l'histoire vivante d'une société, et avec son aide l'archéologue fera revivre une époque évanouie bien plus sûrement qu'avec les pierres et les inscriptions. Voulez-vous l'histoire de la Révolution écrite par les éventails? la voilà tout au long, avec ses variations et ses péripéties, car de tous les objets destinés à la toilette féminine l'éventail est le seul qui ait trouvé grâce devant la proscription acobine.

Aux éventails mis à la mode par Marie-Antoinette, et qui étaient ordinairement de gaze ou de dentelle, avec paillettes d'argent et médaillons en peinture, succèdent les éventails républicains représentant l'Ouverture des États-Généraux, la Constitution de l'Assemblée nationale et la Pompe funèbre du clergé de France; les élégantes qui badinent avec ces éventails ont adopté le *négligé à la patriote*. Mais ces éventails conservent encore un air trop aristocrate; ils sont remplacés par des éventails en étoffe vulgaire, sur lesquelles sont collées des estampes coloriées représentant la bêche et le rateau liés en sautoir, avec cette devise : *Mort ou liberté*. Ils accompagnent ces cocardes de laine tricolore (les rubans de soie sont proscrits) dont chaque citoyenne doit orner le bonnet qui lui sert de coiffure. En 1792, les éventails se couvrent d'assignats ou de devises patriotiques, et prennent le nom d'*éventails à la nation*.

Mais voilà que Marat est assassiné; dès lors on ne porte plus

heurs des créanciers de l'État ruinés par les assignats, on lit écrit en lettres dorées : *Je fus, tu fus, il fut, nous fûmes, vous fûtes, ils furent*. Mais ce sens n'est pas le seul donné à ces mots, et parmi les cavaliers qui entourent la belle madame Hamelin, plus d'un sait lire un autre sens tracé par le jeu capricieux de l'éventail. Mais bientôt les éventails ne portent plus qu'un nom, celui de Bonaparte premier consul, puis celui de Bonaparte empereur. Dès lors il n'y a plus à la cour que des éventails lilliputiens, parce que l'on y rougit peu et qu'on a peu d'envie de se cacher, dit cette mauvaise langue de Mme de Genlis.

Nous pourrions répéter la même étude sur d'autres époques et arriver au même résultat. Sur les éventails du XVIII^e siècle, nous trouverions les fêtes galantes peintes par Boucher et Wateau. Si nous nous étonnions de leur longueur inusitée, on nous apprendrait que la mode les avait voulus ainsi pour permettre aux dames d'éloigner les familiarités indiscrettes, et l'on nous raconterait



ÉVENTAIL DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE (collection de M. Eugène de Tbiac).

que l'*éventail à la Marat*, qui offre deux médaillons renfermant les bustes de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau. L'usage des éventails était alors si commun, que Charlotte Corday, au moment d'assassiner le tribun sanguinaire, tenait d'une main son poignard, de l'autre son éventail. Au lendemain du 9 thermidor, les merveilleuses s'en vont au bal des victimes, portant un éventail en crêpe à paillette, qui se marie avec leurs cheveux coupés courts et leur schall rouge. A ce moment, la réaction lève la tête; la jeunesse dorée de Fréron parcourt les rues avec ses perruques blondes et ses collets noirs. Sur le boulevard italien, qui s'appelait alors le boulevard de Coblenz, les mains des belles Athéniennes badinent avec l'éventail séditieux appelé *éventail au saule pleureur*, dont les feuilles figurent, lorsqu'on y regarde de près, le roi, la reine, Madame et Louis XVII. C'est le règne des parvenus et des fournisseurs, c'est le moment où la pièce de *Madame Angot* attire toute la capitale au théâtre du boulevard du Temple. Les curieuses qui se pressent à ce spectacle et qui ne veulent point passer pour de nouvelles enrichies agitent entre leurs doigts l'*éventail du rentier*. Sur cet éventail, qui chante les mal-

l'histoire lamentable de ce petit abbé frais et rose sur lequel on fit l'épithète suivante :

Ici gît l'abbé Duportail,
Qui mourut d'un coup d'éventail.

Au XVII^e siècle, nous retrouverions les traditions de la cour de Louis XIV dans les dessins de Lebrun, de Rigaut, de Mignard. Nous verrions ces éventails entremêlés de morceaux de verre qui permettaient de tout voir aux belles qui se cachaient derrière leur frère tissu ou bien les éventails munis d'une lorgnette imperceptible, à l'aide de laquelle les grandes dames pouvaient porter au loin leurs regards, ce qui leur arrivait surtout lorsqu'elles se promenaient sur le quai Saint-Bernard. D'ailleurs, l'éventail faisait alors partie du costume de cour, et il y avait des maîtres pour apprendre à manier l'éventail, comme des maîtres pour apprendre à danser, à saluer et à chanter.

L'éventail est l'indice d'une civilisation très-avancée, il ne peut appartenir qu'à une société polie et cultivée. Car il y a éventails et éventails, comme il y a pâtés et pâtés; et l'action

de préserver de la chaleur n'est qu'un accessoire chez cet éventail dont on a dit, en parodiant un vers célèbre :

L'éventail d'une belle est le sceptre du monde.

Aussi n'est-ce point un éventail que ce long bâton garni de plumes d'autruches agité par l'odalisque sur le front de la sultane indolente ; ce n'est point un éventail que le *pankha* indien, immense trapèze garni d'étoffes et placé au plafond de tous les appartements où la main des serviteurs le met sans cesse en mouvement pour rendre la température supportable. Ce n'est point un éventail que cet objet de couleur et de formes fantaisistes dont les dames chinoises se servent sans goût comme sans grâce, et dont le Chinois a fait un objet de première nécessité : avec l'éventail il salue ses égaux, rend hommage à ses supérieurs ; il s'en sert de férule pour corriger ses élèves ou de récompense pour donner à ses enfants ; il y inscrit ses dépenses, ses recettes, ses visites à rendre, ses invitations à diner ; il ne le quitte pas même dans les circonstances les plus solennelles de la vie, et le soldat mourant sur le champ de bataille peut abandonner son mousquet, mais non son éventail, qu'il tient d'une main crispée.

Non, l'éventail n'est rien de tout cela ; pour le trouver dans toute sa gloire, il faut aller chez les nations où la femme est reine et maîtresse, et où elle a pour sceptre cet objet gracieux et fragile. On a voulu leur contester cette souveraineté pacifique, mais c'était celles qui ne pouvaient parvenir à se l'assurer. De ce nombre fut la reine Christine, si peu femme et si peu faite pour l'être. Un jour, les dames de sa cour étant venues lui demander conseil sur la forme des éventails : « Allez, leur dit-elle, vous êtes assez éventées comme cela ! » Cet affront fait à l'éventail par une bouche royale, une autre bouche royale l'a réparé ; et Louis XVIII, qui n'était alors que comte de Provence, offrant un jour un éventail à Marie-Antoinette, y inscrivit ces quatre vers qui respirent toute la galanterie française :

Dans le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux de charmer vos loisirs,
Je saurai près de vous appeler les zéphirs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Nous ignorons — et M. Victor Rozier, à qui nous empruntons les détails qu'on vient de lire, l'ignore comme nous — ce qu'est devenu l'éventail chanté par le comte de Provence, mais on conserve religieusement à Paris un autre éventail ayant réellement appartenu à Marie-Antoinette. Lorsque la reine fut contrainte de quitter Versailles, aux événements des 5 et 6 octobre 1789, elle distribua autour d'elle de nombreux souvenirs. Mme Du Cray, conservatrice des dentelles et guipures de Sa Majesté, reçut en partage le magnifique éventail dont nous parlons et qui, laissé en héritage à sa fille Mme La Bruyère, passa, à la mort de celle-ci, dans la collection de M. Eugène de Thiac, son légataire universel.

Cet éventail est en ivoire de Ceylan, et comme sa blancheur pourrait se perdre au contact de l'air et de la poussière, on le tient constamment renfermé sous un globe de verre. Il fut offert à Marie-Antoinette par la ville de Dieppe, si célèbre pour la fabrication des ouvrages d'os et d'ivoire, à l'occasion de la naissance du dauphin, depuis Louis XVII.

C'est de cette précieuse relique que nous donnons ci-contre le dessin exact, d'après un excellent ouvrage de M. S. Blondel, édité avec beaucoup de soin par M. Henri Loones.

Sous ce titre : *Histoire des éventails chez tous les peuples et à toutes les époques* (1), l'auteur a composé une monographie très-complète et très-instructive au point de vue historique et artistique. D'intéressantes notices sur l'écaïlle, la nacre et l'ivoire, terminent le volume, qu'enrichissent cinquante gravures repré-

(1) Un vol. in-8°. Paris, 1875. — A la librairie Renouard (Henri Loones, successeur), rue de Tournon, 6.

sentant les plus jolis éventails historiques connus. Nous ne saurions trop recommander ce beau livre à nos lectrices en même temps qu'à tous les amateurs éclairés qui recherchent et collectionnent les travaux d'art.

ROBERT HYENNE.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — On sait que M. Rossi, charmé de l'accueil enthousiaste qu'il a reçu, s'est décidé à passer l'hiver à Paris, et qu'il nous fera entendre les principaux rôles de son répertoire. Après s'être montré de la façon la plus éclatante dans *Othello*, il a paru dans *Hamlet*, le plus lugubre des drames de Shakespeare. C'est en grand artiste, en admirable tragédien qu'il a représenté la figure étrange et sombre de ce jeune prince rusé, mélancolique, fou par calcul, ardent à venger la mort de son père, et dont la physionomie est parfois insaisissable. Son succès a été très-grand et a pris même les proportions d'un véritable triomphe.

Madame Cattaneo, qui remplissait le rôle d'Ophélie, a, entre autres qualités, du charme et du naturel : aussi a-t-elle été vivement applaudie. On a remarqué aussi M. Mazzei dans le rôle du premier fossoyeur.

VARIÉTÉS. — *La Boulangère a des écus* (opéra bouffe en trois actes, de MM. H. Meilhac et L. Halévy, musique de M. Offenbach), tel est le titre du nouvel ouvrage de l'auteur de la *Belle-Hélène* et d'*Orphée aux enfers*. Quant à l'action, qui n'est pas plus neuve que le titre, c'est, à très-peu de chose près, celle de la *Fille de Mme Angot* se passant non plus sous le Directoire, mais sous la Régence, au beau milieu de la fameuse conspiration de Cellamare.

Au point de vue de la nouveauté, la partition est tout à fait à la hauteur du livret ; il y a là une demi-douzaine d'ensembles sautillants que M. Offenbach nous a déjà fait entendre vingt fois chacun, mais que le public salue toujours avec plaisir, comme de vieilles connaissances qui gagnent à être présentées par MM. Dupuis, Pradeau, Berthelier, Léonce, Mlles Aimée et Paola Marié.

RENAISSANCE. — Ce théâtre, jadis heureux et qui peut le devenir, vient de prouver une fois de plus qu'il ne suffit pas, pour attirer la foule, que le nom de Mme Peschard se montre en vedette sur une affiche, et que des auteurs en vogue comme MM. Cormon et Raymond Deslandes aient donné à un opéra comique en trois actes, dont la musique est de M. Vogel, un titre attrayant comme celui-ci : *la Filleule du roi*.

Il faut être juste : sur un canevas assez triste, — une histoire du temps de Henri IV, qui se déroule dans le Béarn, — M. Vogel pouvait difficilement composer quelque chose de musical et de gai.

Mme Peschard, secondée par Mlle Luigini qui a créé le rôle de la « filleule » à Bruxelles, a pourtant fait de son mieux, ainsi que les excellents bouffes Dailly et Vauthier, et ce ne sera pas leur faute si la pièce ne marche pas.

HOP-FROG.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

BABY DE DEUX ANS. — Robe en piqué blanc, brodée ou soutachée. — Juppon ample, monté au corsage par de gros plis creux derrière ; la broderie qui l'entoure dessine le tablier devant. — Corsage décolleté, à manches courtes, bordé d'un galon plat et d'une broderie qui fait plastron sur la poitrine et le dos ; bande de broderie anglaise sur les bords. Cette brode-

rie peut s'exécuter, à volonté, sur cachemire blanc ou sur cachemire de couleur.

2. PETITE FILLE DE 7 A 9 ANS. — Costume en cachemire beige. — Juppon court, entouré de deux volants froncés dont les bords sont roulés en dessus. — Tablier à bord dentelé, drapé et fixé derrière sous un large



1. Baby de 2 ans.

nœud de ruban assorti, à bouts flottants. — Veston (genre tailleur) en même étoffe, croisé devant et fermé en biais, avec un écart du bas. Poches sur les côtés. Manches plates ornées de biais dans le bas, avec boutons en os, de couleur assortie. Piqûres sur tous les bords du vêtement.



2. Petite fille de 7 à 9 ans.

3. PARDESSUS POUR PETITE FILLE DE 9 A 11 ANS. — Ce vêtement se fait en drap léger; il est demi-ajusté derrière et flottant devant, avec biais en faille sur tous les bords. Petit col montant et boutons en os sur toute la longueur des devants. Manches demi-larges; parement boutonné, garni de biais de faille.

4. FILLETTE DE 10 A 12 ANS. — Costume en sultane gris poussière. — Juppon court, entouré de trois volants froncés, le dernier monté à tête.



3. Petite fille de 9 à 11 ans.

Polonaise de forme princesse; basques plates devant, formant deux larges coques plissées derrière, avec traverses en ruban; ces basques sont rap-



4. Fillette de 10 à 12 ans.

portées à la taille en guise de ceinture. Manches rondes, terminées par un volant plissé sur le dessus.



A. Lamy, imp. r. des. Marais, 66.

Jules David

H. B...
1268°
Ad. Goubaud & Co. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Co. 30, Henrietta Street, Covent Garden W.1



PLANCHE G. N° 565. — DESCRIPTION, PAGE 518.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

— M. Jacob est-il là? demanda Rose.

— Oui, madame, répondit le commis; du moins il est à côté, à deux pas. Je vais aller le chercher.

Le commis sortit, laissant Rose seule dans la boutique. Chaque minute semblait une heure à la pauvre fille, qui craignait que Mme Ricciardi s'impatientât et la suivît. Enfin le marchand arriva.

— Dites-moi, monsieur Jacob, demanda Rose en l'apercevant, avez-vous des chaînes?... Je ne sais pas comment vous appelez cela.

— Des chaînes pour dames? répliqua le marchand.

— Non, dit Rose avec embarras et en se sentant rougir. Je veux parler de ces chaînes que portent les hommes, avec un cachet.

— Ah! très-bien, je comprends. Je ne sais trop, continua l'horloger lentement, si j'ai, en ce moment, quelque chose qui puisse vous convenir. Nous allons voir. — Ceci ferait-il votre affaire, madame? reprit-il. C'est de l'or pur, je vous le garantis.

Et il présenta à Rose une grosse chaîne, lourde et commune.

— Oh! non, répliqua-t-elle.

Puis elle ajouta, en passant en revue la collection :

— J'ai peur que vous n'avez pas ici ce que je désire. Dites-moi, ne pourriez-vous pas le faire venir de Rennes ou d'Angers?

— Certainement, madame, certainement, répondit le marchand.

Le commis, qui avait repris son siège à la fenêtre, s'approcha de son patron et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Attendez un moment, madame, dit ce dernier à Rose; je ne doute pas que j'aie ce qu'il vous faut, si vous voulez y mettre le prix.

Il alla vers son comptoir et, ouvrant une boîte, y prit une très-jolie chaîne enveloppée dans un papier de soie.

— C'est cela, dit Rose avec un élan de joie; c'est exactement cela. Quel en est le prix?

— Vous le voyez, madame, c'est tout-à-fait neuf, dit le marchand; elle n'a presque pas été portée. Elle a coûté quatre-vingt-dix francs; mais la personne qui m'a chargé de la vendre m'a dit que je pouvais la donner pour quatre-vingts.

Rose se sentit un peu déconcertée en apprenant que la chaîne n'était pas neuve; mais, comme en la voyant, il était impossible de savoir qu'elle avait jamais été portée, elle se décida à la prendre. Elle tira le billet de cinq cents francs de sa bourse, et le tendit au marchand. Celui-ci, après l'avoir soigneusement examiné, prit de l'argent pour lui rendre sur le change. Rose était encore occupée à contempler son achat, quand elle tressaillit de dépit, en entendant la voix bien connue de Mme Ricciardi derrière elle.

— En vérité, mademoiselle, dit la femme de charge, je croyais que vous étiez partie en nous laissant là. Le cocher disait tout à l'heure que nous n'arriverons jamais avant la nuit.

— Vous pouvez le prévenir que je serai prête dans un instant, répliqua Rose. Je vous suis, madame Ricciardi. Où sont les enfants?

— Rassurez-vous. Que voulez-vous qu'il leur arrive? avez-vous fini?

— Voilà votre compte, madame, dit l'horloger à Rose, vous m'avez donné un billet de cinq cents francs... cent... deux cents... trois cents, un billet de cent francs, vingt francs et le prix de ceci, ajouta-t-il, en enveloppant la chaîne et en la serrant dans une petite boîte. Je pense que vous trouverez votre compte. Faut-il vous donner une facture?

— Ce n'est pas la peine, répondit Rose, en ramassant son argent, sans le compter, et en le serrant dans son sac, avec la boîte qui contenait la chaîne.

Mme Ricciardi la regardait faire tranquillement, et un méchant sourire se joua un instant sur ses lèvres.

— La montre! s'écria-t-elle, comme si elle eût été frappée d'une idée subite. Mademoiselle a-t-elle fait arranger sa montre? le verre, vous savez? ajouta-t-elle, avec un accent singulier, en sortant de la boutique.

— Oh! je l'ai oubliée, répliqua Rose. Tant pis, mais il est trop tard à présent.

En parlant ainsi, elle rougit et fut extrêmement contrariée de paraître avoir fait un mensonge.

— En effet! dit Mme Ricciardi, en jetant sur elle un autre regard plein d'une terrible signification. Venez vite, mademoiselle, ajouta-t-elle; j'ai si grand froid aux pieds que j'ai beaucoup de mal à marcher.

Elles trouvèrent la voiture et les enfants qui les attendaient à l'hôtel. Pour Rose d'Avril, la course jusqu'au château fut extrêmement désagréable. Mme Ricciardi fut d'une gaieté folle, tantôt se renversant dans la voiture en poussant des éclats de rire, et tantôt favorisant la gouvernante d'un regard plein de triomphe et de dédain, comme si elle eût voulu lui faire comprendre qu'elle était maintenant à sa merci.

Rose demeura tout le temps silencieuse, la tête penchée et désespérée d'avoir été surprise par cette femme dont elle redoutait la méchanceté. Ce qui la contrariait plus que tout, c'était de paraître, aux yeux de la femme de charge, avoir donné à sa visite chez l'horloger un motif autre que celui qui l'y avait réellement conduite; et elle ne put s'empêcher de redouter l'avantage que son ennemie pourrait retirer de cette découverte.

Elle n'eut pas à attendre longtemps pour avoir la preuve que ses appréhensions étaient fondées.

Le lendemain même du voyage à la ville, lorsqu'elle descendit, à l'heure du déjeuner, dans la salle à manger, le capitaine était occupé devant un secrétaire placé à une extrémité de la pièce. Mme de Keradec était assise à côté du feu, attendant qu'on servit le déjeuner; les petites filles n'étaient pas encore arrivées. Mme de Keradec accueillit Rose avec une froideur d'autant plus frappante, qu'elle lui avait témoigné, la veille, une cordialité plus grande. Après quelques moments d'un silence embarrassant, le capitaine se tourna soudainement du côté de sa femme. Il remarqua alors Rose pour la première fois, et lui adressa, de la tête, un salut qui lui parut glacial.

— Maria, demanda-t-il en jetant un regard autour de l'appartement pour s'assurer qu'il n'y avait là personne autre qu'eux, es-tu sûre de l'honnêteté de tes gens?

— De mes gens, que veux-tu dire? Pourquoi cette question?

— C'est des domestiques que je parle, répliqua le capitaine. Je n'aime pas à soupçonner personne, mais il est certain que, depuis quelque temps, il m'a manqué fréquemment de l'argent. Comment a-t-il disparu, voilà ce que je ne peux imaginer. Mais, cette fois, il faut absolument que j'agisse, car il me manque positivement cinq cents francs que, il y a trois jours, j'avais mis dans ce tiroir.

— Cinq cents francs, répéta Mme de Keradec. Dis-moi, ajouta-t-elle en se levant et en allant à son mari, était-ce en un seul billet?

— Oui; ils y étaient encore la veille du jour de l'an. Ce secrétaire était parfaitement fermé, comment ont-ils pu en sortir?

— C'est très-extraordinaire, répliqua Mme de Keradec en retournant lentement près de la cheminée et en regardant le feu, plongée dans de profondes pensées.

Rose entendit tout cela avec un vague sentiment de malaise. Le capitaine referma son secrétaire et sortit.

— Mademoiselle d'Avril, n'avez-vous pas changé?...

Après avoir brusquement commencé cette question, Mme de Keradenc s'arrêta soudainement. Le fait est qu'elle prononça à peine le dernier mot, comme si elle n'avait pas pensé à ce qu'elle disait.

Rose, en s'entendant ainsi interpellé, sortit de sa rêverie et rencontra le regard peu bienveillant de Mme de Keradenc, qui était fixé sur elle. Elle devina instantanément le sens de la phrase inachevée, et malgré l'empire qu'elle exerça sur elle-même, elle se sentit rougir au point que toute sa figure et jusqu'à son cou devinrent pourpres. Il lui aurait été difficile d'analyser les sentiments que lui causait cette émotion. A ce moment critique, tout ce qu'elle put dire, d'une voix altérée, fut ceci :

— Que me demandez-vous, madame ?

Mme de Keradenc la regarda une minute avec une extrême surprise, et puis, se détournant d'un air froid et sévère :

— Rien ! dit-elle.

Rarement la pauvre Rose avait été mise à une épreuve plus cruelle que celle qu'elle endura pendant le déjeuner ce jour-là. Il lui était impossible de douter qu'elle était l'objet d'horribles soupçons, qu'une ennemie aussi méchante qu'habile s'attachait à inspirer et à nourrir. Mais comment désabuser Mme de Keradenc ? Elle n'en avait pas dit assez pour provoquer l'explication qu'elle était prête à donner au sujet du billet que lui avait envoyé son oncle, et elle reculait à l'idée de paraître supposer qu'on pouvait la soupçonner d'un acte aussi odieux. Elle et Mme de Keradenc restèrent silencieuses durant le repas ; le capitaine et les enfants ne cessèrent pas de causer. Le capitaine annonça qu'il allait s'absenter, mais il promit d'être de retour avant huit jours.

Plus d'une fois, Rose sentit instinctivement quel œil froid de sa maîtresse était fixé sur elle ; elle s'imagina aussi que le capitaine était, à son égard, plus réservé que d'habitude, et elle éprouva un véritable soulagement quand vint le moment où elle put se lever de table et courir s'enfermer dans sa petite chambre.

— Oh ! se dit-elle, si je pouvais avoir dix minutes de conversation avec M. Keradenc, qui m'a témoigné tant de bonté et d'intérêt, je lui dirais toutes mes craintes.

Rose d'Avril veilla et attendit souvent, durant la journée, sur les escaliers, dans le salon, avec l'espoir de le rencontrer ; mais la destinée semblait être contre elle. M. Keradenc fut absent plusieurs heures, et après avoir diné seul, rapidement, il monta dans un cabriolet qui devait le conduire sur la grande route, où il comptait prendre la diligence.

Toute la soirée, Rose d'Avril resta seule ; Mme de Keradenc lui avait fait dire qu'elle garderait les enfants avec elle. L'anxiété l'avait fatiguée, et elle se coucha de bonne heure. Elle n'aurait pu dire depuis combien de temps elle dormait, ni ce qui l'avait éveillée, quand, au bout d'une minute ou deux alors que la connaissance lui était complètement revenue, elle crut entendre quelqu'un marcher doucement dans la première pièce. Le cœur lui battit bien fort, à cette idée peu rassurante, et, se redressant sur le coude, elle écouta attentivement. Elle se rappela qu'elle avait oublié de barrer la porte, comme elle faisait d'habitude, depuis la visite de Mme Ricciardi, que nous avons mentionnée. Tout était redevenu silencieux ; elle ne distingua pas le moindre mouvement. « Je me suis trompée, murmura-t-elle ; c'était sans doute un effet de mon imagination. » Et elle se renversa de nouveau sur son oreiller.

Tout à coup elle se redressa avec une nouvelle alarme, et elle crut entendre qu'on tournait doucement le bouton de la porte, comme si quelqu'un entraînait ou sortait avec précaution. Elle resta plusieurs minutes droite sur son lit, et tremblant d'agitation ; mais le plus profond silence régnait maintenant autour d'elle. Cherchant à se persuader qu'elle s'était trompée, elle se laissa glisser sans bruit de son lit, et s'arrêta sur le plancher,

pour écouter ; puis, allant jusqu'à la porte de la chambre à coucher, qui n'était pas fermée, elle regarda dans l'autre pièce. L'obscurité y était complète, et pas le moindre bruit, pas le moindre son ne frappa son oreille. Elle traversa l'appartement, tourna la clef aussi doucement qu'elle put dans la serrure, et regagna vite son lit.

Rien ne la troubla plus durant le restant de la nuit ; et quand elle se leva, le matin, n'apercevant rien qui fût de nature à exciter ses soupçons, elle s'imagina qu'elle avait rêvé.

VI

Pendant toute la matinée du lendemain, Rose resta seule, excepté pendant le déjeuner, où elle eut pour société ses élèves. Elle n'aperçut même pas Mme de Keradenc ; et comme on lui faisait des loisirs, elle passa plusieurs heures dans sa chambre à lire et à écrire. Il pouvait être environ une heure, quand elle s'aperçut qu'il y avait un mouvement extraordinaire dans la maison : on fermait et on ouvrait les portes, et les domestiques montaient et descendaient perpétuellement les escaliers. Rose commençait à se demander quelle pouvait être la cause de tout cela, quand un coup très-fort et des moins cérémonieux, frappé à sa propre porte, la fit tressaillir, et, avant qu'elle pût aller ouvrir, Brigitte entra. Elle paraissait dans une grande agitation.

— Mademoiselle d'Avril, dit-elle, la maîtresse m'a envoyée vous dire de vous rendre tout de suite dans sa chambre. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais, mademoiselle, — et ici elle baissa la voix d'un air confidentiel, — prenez garde à ce que vous allez dire ou faire, car si je n'ai pas vu le malheur dans son œil, ce matin, — vous savez de qui je veux parler ? — mon nom n'est pas Brigitte.

— Dites à Mme de Keradenc, répliqua Rose, surprise de ce message, que je me rends immédiatement près d'elle.

Tout en se demandant ce qu'on pouvait lui vouloir, et presque effrayée par les manières de la domestique, Rose serra ses livres, ferma son pupitre, et descendit dans l'appartement de Mme de Keradenc. En y entrant, elle trouva cette dernière marchant à grands pas, et parlant à haute voix, avec un accent de colère. Mme Ricciardi et la femme de chambre étaient là toutes les deux ; les petites filles étaient absentes. Debout, près de la porte, était un commissaire de police avec un papier à la main.

Rose avait à peine eu le temps de se former une idée de l'état des choses, lorsque Mme de Keradenc lui adressa la parole.

— Mademoiselle d'Avril, dit-elle, je vous ai envoyée chercher à cause de certaines choses qui sont arrivées, des choses fort désagréables. J'ai été volée, continua-t-elle, depuis deux jours.

— Volée ! exclama Rose avec étonnement et sans pouvoir en dire davantage.

— Oui ; c'est ce matin seulement que je me suis aperçue de la disparition de divers objets : une bague en diamants et une broche d'une grande grande valeur, plus une chaîne en or, et une somme d'argent considérable. Tout cela était dans une boîte, dans ce tiroir, ajouta-t-elle en indiquant un meuble. — Je me souviens que j'ai laissé hier les clefs, et ce matin tout avait disparu.

— Vous ne voulez pas faire entendre... répliqua Rose, presque paralysée par l'étonnement ; puis, hésitant une seconde : — Puis-je vous demander pourquoi vous m'avez fait venir ? Puis-je vous aider à quelque chose ?

— Pourquoi je vous ai fait venir ! — répondit Mme de Keradenc avec indignation. Je ne vous le cacherais pas, mademoiselle d'Avril, je ne suis pas contente de vous depuis quelque temps. — Elle s'arrêta, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. — Il est bien entendu, reprit-elle, que je ne veux accuser personne sans preuves ; mais il y a des fripons quelque part autour de nous. Vous avez vous-même entendu mon mari dire qu'il lui manque fréquemment de l'argent ; quels que soient les coupables,

bles, ils semblent s'être enhardis par l'impunité; mais j'ai résolu de mettre fin à cela. J'ai profité de l'absence du capitaine Keradeuc pour envoyer moi-même, ce matin, chercher le commissaire de police, et il est venu procéder à une perquisition. M^{me} Ricciardi a été la première à me conseiller ce parti; et, ajouta-t-elle en se tournant d'un air sévère vers la pauvre gouvernante, — nous commencerons par vous, s'il vous plaît.

Aucun langage ne pourrait peindre les sensations de surprise, d'indignation et de honte avec lesquelles Rose d'Avril entendit cette déclaration insultante. Tout d'abord, les paroles lui manquèrent, et elle demeura comme transfixée dans une muette colère; enfin, parvenant, par un puissant effort de volonté, à arrêter l'explosion de ses sentiments, elle répondit lentement et tranquillement :

— Comme vous voudrez, madame. Je suis seulement fâchée que vous ayez une telle opinion de la personne à qui vous avez confié le soin de vos enfants.

— Mais, dit en s'interposant Mme Ricciardi, qui pendant tout ce temps était restée derrière sa maîtresse en tenant les yeux baissés, madame naturellement regarde cette mesure comme étant, pour ce qui vous concerne, mademoiselle d'Avril, une simple formalité. Personne en vous soupçonne. Après vous, ce sera mon tour. Comme si j'étais capable de toucher aux bijoux de madame! Non, ni vous non plus, bien certainement pauvre demoiselle!

— Silence! taisez-vous, Marguerite, dit sa maîtresse; nul ne songe à vous soupçonner, vous ou qui que ce soit, avant qu'on ait des preuves. Allons, veuillez nous montrer le chemin de votre chambre, continua-t-elle en s'adressant à Rose.

La pauvre fille obéit et marcha machinalement. Mille pensées et mille appréhensions traversaient son cerveau. Dès qu'elle avait entendu la voix de la femme de charge, une terrible crainte s'était fait jour dans son esprit; et, involontairement, elle s'était rappelé le bruit qui l'avait effrayée la nuit précédente. Ne pouvant se figurer ce qui la menaçait, et cependant, sentant un frisson lui courir par tout le corps, elle entra dans sa chambre, suivie de Mme de Keradeuc, de la femme de charge et du commissaire de police, tandis que Brigitte et les autres domestiques, formant l'arrière-garde, s'arrêtaient à une distance respectueuse, causant entre eux avec animation, et ne dissimulant pas leur curiosité. Lorsqu'elle eut pénétré dans l'appartement, Mme de Keradeuc ferma la porte au nez de Brigitte, en lui disant d'attendre que son tour fût venu.

La malle de la pauvre Rose était à côté de la petite table, près de la cheminée; Mme Ricciardi l'indiqua, sans parler, à sa maîtresse, qui comprit que c'était par là que devaient se diriger ses recherches.

— La clef de ceci, s'il vous plaît? demanda Mme de Keradeuc.

Rose obéit en silence, et tendit la clef au commissaire, comme étant la personne à qui revenait le devoir de procéder à la perquisition.

Le commissaire se baissa et ouvrit la malle. Aussitôt que les yeux de Rose tombèrent sur son contenu: elle vit que quelqu'un y avait touché depuis qu'elle avait rangé ses affaires. Un col de mousseline tout bordé de dentelle était tout froissé et poussé de côté, tandis que ses robes étaient dans la plus déplorable confusion.

— Peut-être, mademoiselle, aurez-vous la bonté de retirer vous-même toutes ces choses. Arrêtez! dit-il en voyant la femme de charge se précipiter pour l'aider. Je vous demande pardon, mais ce n'est pas votre affaire.

Rose fit ce qui lui était demandé, mais elle tremblait tellement qu'elle eut beaucoup de difficultés à ôter les divers objets et à les déployer devant l'agent de police. La malle était presque vide lorsque le commissaire, qui était penché dessus, demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle?

Il indiquait un petit paquet, lié dans un mouchoir, et posé dans un coin.

— Je ne sais pas, dit Rose.

Et elle le prit elle-même.

— Comment! mais c'est un de mes mouchoirs de poche! s'écria Mme de Keradeuc.

Et, saisissant le petit paquet, elle le dénoua et y trouva les bijoux qui lui manquaient: la broche, la bague et la chaîne d'or, avec la petite boîte qu'on ouvrit et dans laquelle on aperçut le cadeau que la pauvre Rose avait acheté pour son frère.

Mme de Keradeuc, avec une expression indicible de mépris, rejeta ce dernier objet dans la malle.

— J'imagine que c'est le précieux bijoux dont vous m'avez parlé, murmura-t-elle tout bas à la femme de charge.

La malheureuse Rose d'Avril, la figure blanche comme la neige, promena ses regards sur les assistants qui semblaient être dans la consternation.

— J'ignore comment ces objets sont venus là, dit-elle d'une voix qui paraissait sortir d'un sépulchre.

Le commissaire était le seul dont le visage exprimait quelque chose qui ressemblât à de la commisération. C'était un homme jeune encore, et il regardait Rose avec un air de surprise et de pitié. Mme Ricciardi ne se tourna pas une fois vers elle, et parut prendre soin d'éviter son regard.

— Cela suffit pour le moment, dit Mme de Keradeuc en s'adressant au commissaire; je ne pousserai pas plus loin cette affaire, quant à présent. Vous aurez la bonté de rester dans votre chambre, ajouta-t-elle, en tournant le dos à Rose avec une fierté dédaigneuse; je vous ferai connaître ma détermination dans le courant de la journée.

Tous quittèrent alors l'appartement, où la pauvre malheureuse gouvernante resta debout, immobile, les yeux fixes et hagards, la respiration haletante, les mains jointes, offrant en un mot l'image la plus parfaite du désespoir. Enfin elle alla se jeter sur son lit, et repassa dans son esprit les événements qui venaient de s'accomplir. Une chose lui parut certaine: c'est que tout cela était le résultat d'une infernale conspiration. Mais comment pourrait-elle prouver son innocence? Où trouver le fil qui l'aiderait à sortir de ce labyrinthe d'infamie? Elle ignorait le monde et ses moyens, et elle ne savait que faire, quel parti prendre. Elle tremblait à l'idée que, d'un moment à l'autre, on pouvait venir la prendre et la conduire en prison.

Tandis qu'elle était en proie à ces inquiétudes, une servante lui apporta un billet de la part de Mme de Keradeuc. Il était ainsi conçu :

« Mme de Keradeuc informe Mlle d'Avril qu'elle n'a pas l'intention de donner suite à la pénible découverte qui a été faite aujourd'hui; mais elle espère que Mlle d'Avril sera prête à quitter cette maison demain matin, attendu que Mme de Keradeuc désire qu'elle n'ait pas davantage de rapports avec les enfants. Un cheval et une voiture seront prêts à l'heure qu'indiquera Mlle d'Avril pour la conduire au lieu qu'elle désignera. »

— Oh! se dit Rose, si je pouvais seulement rester jusqu'à ce que le capitaine soit de retour! il ferait quelque chose pour moi, j'en suis sûre. Jamais il ne me croirait coupable d'une pareille infamie.

Elle relut le billet.

— Je vais essayer, se dit-elle, je vais lui écrire, et peut-être consentira-t-elle à m'accorder cette faveur.

Cette faible espérance lui donna du courage; elle alla à son pupitre et écrivit sa lettre. Elle supplia M^{me} de Keradeuc de lui permettre de rester jusqu'au retour du capitaine; elle l'assura solennellement de son innocence, et lui jura qu'elle ignorait comment les objets volés s'étaient trouvés dans sa malle. Elle ajouta qu'elle avait remarqué que déjà M^{me} de Keradeuc la soupçonnait au sujet

du billet de cinq cents francs, et elle joignit en conséquence à sa lettre celle qu'elle avait reçue de son oncle, et qui, quoique le chiffre de la somme qu'il lui avait envoyée ne fût pas exactement spécifié, suffisait, cependant, à la disculper sur ce point. Elle promit, en outre, de s'abstenir de toute communication avec les enfants, jusqu'à ce que son innocence fût bien établie, ajoutant qu'elle serait ensuite toute disposée à quitter une maison où elle avait eu à traverser des épreuves dont elle, M^{me} de Keradeuc, ne se doutait pas.

Quand elle eut fini et cacheté sa lettre, elle attendit avec anxiété une occasion de la faire porter à sa destination; et, juste comme elle commençait à désespérer de voir venir personne, Brigitte entra. La servante se glissa, pour ainsi dire, furtivement dans la chambre, comme si elle eût craint d'être aperçue. La pauvre femme avait les yeux tout rouges, et, en voyant Rose, elle fut obligée de prendre son tablier pour essuyer les larmes qui inondaient ses joues. Les meilleurs sentiments avaient toujours existé entre elle et la gouvernante.

— Oh! mademoiselle d'Avril, mademoiselle d'Avril, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, nous prenons tous bien part à votre chagrin, oh! oui, mademoiselle! Et certainement nous sommes convaincus que vous n'avez jamais fait ce dont ils vous accusent. Cette femme, continua-t-elle, a mis la main là-dedans, aussi sûr que j'existe. On ne trouverait pas aussi méchant qu'elle sur toute la terre.

— Silence, Brigitte, dit Rose; ne parlons pas de cela à présent. Je vous remercie beaucoup, ma pauvre amie, de la bonté que vous me témoignez. — Et elle posa doucement la main sur le bras de la servante, qui, saisie d'une nouvelle émotion, éclata en sanglots. — Je suis contente aussi que vous me croyiez innocente, car je le suis réellement, ajouta Rose.

— Innocente, ô mademoiselle, qui croirait jamais qu'une personne comme vous puisse être capable d'une chose pareille! Je ne m'étonne pas qu'elle le dise; mais madame!... Voilà ce que je ne puis comprendre. S'il plaît à Dieu, avant huit jours, j'aurai profité de l'avertissement pour mon propre compte, car il pourrait se faire qu'ils me choisissent pour leur première victime. Personne de nous, certainement, ne restera ici. Ce que je voulais vous dire, mademoiselle, c'est qu'ils comptent que vous partirez demain matin, et que c'est Pierre qui doit vous conduire; vous pouvez compter sur lui, et, si vous avez un message à envoyer à quelqu'un, donnez-le lui, et qui que ce soit n'en saura rien.

Rose remercia sincèrement son amie de sa bonne volonté et de l'intérêt qu'elle lui montrait, et puis elle lui demanda si elle voulait se charger de remettre sa lettre à M^{me} de Keradeuc elle-même.

— Bien certainement, répondit Brigitte; je vais le faire tout de suite.

Elle prit la lettre et sortit, contente de pouvoir rendre un petit service à la gouvernante.

Le temps s'écoula lentement sans qu'elle reçût aucune réponse à sa lettre. L'agitation, l'anxiété auxquelles elle était en proie finirent par lui causer un mal de tête horrible.

A une heure avancée de la journée, M^{me} de Keradeuc lui envoya dire qu'elle n'avait rien à changer à la résolution qu'elle lui avait exprimée.

— Allons, se dit Rose en gémissant, il ne me reste plus qu'à essayer de ramasser tous ces objets qui sont à moi, tandis qu'il fait assez de jour.

Et, sans avoir trop conscience de ce qu'elle faisait, elle jeta ses vêtements, à mesure qu'ils lui tombaient sous la main, dans la malle et dans son sac, et réunit le tout dans un coin, tout prêt pour le lendemain. Il y avait, dans d'autres appartements de la maison, des livres et d'autres objets qui lui appartenaient; mais elle ne se sentit pas le courage de les réclamer. Elle se détermina, autant qu'il lui était possible de prendre une résolution, d'at-

tendre la voiture de Rennes, et d'aller demander un asile temporaire à ce vieil ami de son père qui l'avait accueillie chez lui, au moment où nous l'avons vue quitter Granville. Elle plaça dans sa bourse ce qui lui restait de son billet de cinq cents francs, — et c'était, à vrai dire, tout ce qu'elle possédait au monde.

Quand elle eut terminé ces préparatifs, elle s'assit au milieu de l'obscurité qui déjà se glissait, froide et humide, dans sa chambre, et s'abandonna à ses tristes pensées, souhaitant de tout son cœur pouvoir trouver bientôt un abri et un tombeau dans le vieux cimetière, près de la demeure où s'étaient écoulés les heureux jours de son enfance.

L'obscurité était devenue complète, quand elle entendit la porte s'ouvrir doucement et un pas timide s'avancer dans la chambre.

— Qui est là? demanda Rose, d'une voix faible et triste.

Il n'y eut pas de réponse immédiate, mais quelqu'un se précipita vers elle, et se jeta dans ses bras. C'était Alice qui, pleurant et sanglotant, s'attacha de toutes ses forces à sa gouvernante.

— Alice, est-ce vous, ma chère et douce enfant? s'écria Rose, en se baissant et en la serrant contre son cœur.

Les mots d'affection que la petite fille avait peine à articuler, tant était violent son chagrin, ses petites mains qu'elle levait vers elle, dans son angoisse, tout cela adoucit la douleur de la pauvre Rose, et les larmes qui la brûlaient firent enfin irruption avec une abondance qui la soulagea.

La gouvernante et son élève restèrent longtemps dans les bras l'une de l'autre, frissonnant toutes deux d'émotion, et sans prononcer une seule parole. Enfin Rose, se dégageant doucement, murmura :

— Ma chère petite Alice! que je suis donc heureuse de vous avoir revue ici, encore une fois; je craignais que votre tante ne voulût pas vous permettre de venir.

— Elle ne sait pas que je suis ici, répliqua Alice, d'une voix entrecoupée par les sanglots, et... et elle ne m'a pas du tout dit de ne pas venir. C'est seulement Marguerite. Mais M^{lle} d'Avril, vous n'allez pas vous en aller?

— Silence, Alice, mon enfant, murmura Rose, en la prenant sur ses genoux et en l'embrassant. Je dois partir, c'est vrai; mais, mon enfant, écoutez-moi; je veux vous dire quelque chose de très-essentiel pendant que j'en ai le temps.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Alice, en se redressant sur les genoux de la gouvernante.

— On a dit ici, Alice, que j'étais très-coupable, que j'avais fait de très-vilaines choses.

— Je sais, répliqua la petite fille, en l'interrompant; ils disent que vous avez volé, — et elle frissonna en prononçant ce mot. — Mais, mademoiselle, je sais très-bien que c'est un mensonge; vous n'avez jamais fait pareille chose.

— Non, certainement, répondit Rose; jamais je n'ai eu ce reproche à m'adresser. Il est vrai que des objets appartenant à votre tante ont été trouvés dans ma malle; mais quelqu'un a dû les y avoir mis pour me faire du mal, et pour me faire renvoyer.

— Je crois, dit Alice, — et elle approcha ses lèvres de l'oreille de Rose, et murmura bien bas : — Je crois que c'est Marguerite qui a fait cela.

— Oh! Alice, chère enfant, se hâta de répondre Rose, nous ne devons accuser personne. Je prie Dieu de pardonner aux coupables, quels qu'ils soient; mais, mon enfant, et elle fit tous ses efforts pour affermir sa voix, il est possible que nous ne nous revoyions plus jamais; je sais que vous ne m'oublierez pas, mais je tiens à ce que vous vous rappeliez que, quoique le mystère d'aujourd'hui puisse ne jamais être éclairci, et quoique vous puissiez entendre les autres me traiter sévèrement, je tiens,

dis-je, à ce que vous vous rappeliez toujours que je suis innocente, et je désire que, à un moment ou à l'autre, vous le disiez à Gertrude, en lui renouvelant l'assurance de mon affection.

— Je n'y manquerai pas, murmura Alice. Gertrude ne le croit pas non plus. Il est probable qu'elle m'aurait accompagnée si elle avait su que je vinsse ici; mais je me suis échappée dans l'obscurité.

— Allons, mon enfant, dit Rose, en s'appêtant à lui dire un dernier adieu et consolée par cette preuve touchante d'affection et de fidélité, il vaut mieux que vous partiez maintenant; on pourrait remarquer votre absence, et cela vous causerait des ennuis.

Rose déposa Alice à terre, et la conduisit vite à la porte. Elle craignait pour elles deux de prononcer le mot adieu. Tout ce qu'elle osa, ce fut d'imprimer sur son front un long et ardent baiser, tandis que la petite fille lui jetait encore une fois les bras autour du cou, — et puis, en un instant, elle referma la porte, et se retrouva de nouveau seule, — seule, mais immensément soulagée par les flots de larmes qu'elle avait versés, et par les assurances d'affection qu'elle venait de recevoir.

De la nourriture lui fut apportée, dans le courant de la soirée, par une domestique qui lui était presque étrangère; — une nouvelle venue, qui, cependant, sans lui adresser une seule parole, lui témoigna un respect et une déférence qui prouvèrent, plus que n'auraient fait toutes les affirmations, qu'elle était convaincue de son innocence. Elle essaya, mais en vain, de manger. Elle pria la domestique de lui apporter une tasse de thé. Ce fut Brigitte qui se chargea de le lui monter, et elle apprit d'elle qu'elle devait partir à six heures.

— Ne craignez rien, mademoiselle, ajouta la domestique, je vous appellerai à temps, et je vous donnerai une bonne tasse de thé, avant de partir.

Rose remercia son excellente amie, et répliqua :

— Il n'est pas à craindre que je ne sois pas éveillée, Brigitte, car je ne dormirai guère cette nuit.

Et elle sourit tristement en souhaitant le bonsoir à la servante. « Je ferais bien, cependant, de me coucher, se dit Rose, car je suis bien fatiguée, et alors même que je ne dormirais pas, je me reposerai toujours. »

Elle commençait à se déshabiller, lorsque son attention fut excitée par une altercation qui avait lieu dans le corridor; presque aussitôt la porte s'ouvrit et Gertrude entra, suivie de Mme Ricciardi.

— Je dirai à votre mère combien vous êtes désobéissante, mademoiselle Gertrude, s'écria la femme de charge; venez, venez tout de suite, continua-t-elle en saisissant la petite fille par le bras.

Gertrude la repoussa de toutes ses forces et courut se jeter au cou de Rose d'Avril.

— Adieu, mademoiselle, s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Je ne vous oublierai jamais, pas plus que la bonté que vous avez eue pour moi. Je suis sûre que, quand papa sera de retour, il enverra vous chercher; oui, j'en ai la douce espérance!

— Voulez-vous venir, mademoiselle! cria Mme Ricciardi, furieuse, en essayant d'arracher Gertrude des bras qui l'entouraient. Votre maman vous a dit ce matin que cette personne ne méritait pas...

Mais avant qu'elle pût achever sa phrase, Rose l'interrompit vivement :

— Silence, malheureuse! dit-elle; vous savez, dans votre âme et conscience, qui est coupable, et vous savez que ce n'est pas moi. Je vous pardonne et je vous plains. Je vous plains d'avoir un cœur aussi noir, et plus encore parce qu'il existe un Dieu défenseur des orphelins, et qu'il ne laissera pas impuni le mal que vous m'avez fait. Adieu, Gertrude, ma petite amie,

ajouta-t-elle, en se tournant vers l'enfant, et en la couvrant de baisers. Dieu vous bénisse et vous protège, mon enfant!

Le visage pâle, inondé de larmes, et les lèvres frémissantes, Gertrude sortit de la chambre, suivie de la femme de charge, qui ne prononça pas une syllabe de plus, mais se contenta de lancer à Rose un regard de dédain, en échange des paroles qu'elle venait de lui adresser.

« Merci, mon Dieu! s'écria Rose, lorsqu'elle se retrouva seule, merci de m'avoir donné le bonheur de revoir ces chères enfants; à présent, je me sens soulagée. »

Et, sans se déshabiller tout à fait, afin de pouvoir être plus vite prête le lendemain, elle se coucha, en attirant quelques vêtements sur elle.

LOUIS BAILLEUX.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

L'arrivée des marchands de marrons n'est pas le seul signe précurseur du retour de l'hiver; c'est aussi le rôle des almanachs, dont l'apparition précède toujours de deux ou trois mois celle de la nouvelle année.

La librairie E. Plon et Co est devenue le dépôt central des almanachs les plus variés, pour tous les goûts, toutes les opinions, tous les états et tous les âges. La collection de ces almanachs pour 1876 vient de paraître. Nous signalerons principalement à nos lecteurs l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, de plus en plus recherchés par tout le monde pour leurs prédictions sur le temps et leurs excellents calculs sur le rendement des récoltes; le *Petit Almanach national de France*, recueil patriotique plein de faits et d'anecdotes; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, renfermant la galerie des illustrations modernes, civiles, militaires, religieuses et artistiques; l'*Almanach du savoir-vivre*, par notre collaboratrice Mme de Bassanville.

Nous ne mentionnerons qu'en passant : l'amusant *Almanach Parisien*, le *Manuel de la bonne Cuisine*, si utile aux femmes d'intérieur, aux cordons bleus et aux cuisinières de tous les degrés; enfin, l'*Almanach des Dames et des Demoiselles*.

Les plumes les plus gaies et les crayons les plus originaux, — Cham, Grévin, Bertall, Huart, Henri Monnier, Pierre Véron, Louis Leroy, c'est tout dire, — ont fait, comme de coutume, les *Almanachs comiques*, *Pour rire*, *du Charivari*, *des Parisiennes* et *Lunatique*.

Nos lectrices voient, par cette nomenclature, que la librairie Plon a entendu ne leur laisser que l'embarras du choix.

Les mêmes éditeurs viennent de faire paraître un charmant volume de poésies destinées au jeune âge : *La Muse des Enfants*, par Mlle Augusta Coupey.

Peu de livres écrits pour l'enfance ont jusqu'ici expliqué aux petits lecteurs avec autant de cœur et d'esprit ce que c'est que l'honneur, le drapeau, le droit, le serment, la liberté, la justice, le dévouement, ces grands principes dont la connaissance acquise dès le berceau forme les mâles vertus de l'âge mûr et porte naturellement l'homme au bien. Aussi toutes les mères de famille, toutes les personnes qui se vouent à l'éducation de l'enfance voudront-elles mettre dans les mains de leurs jeunes élèves cette nouvelle publication de l'auteur de *Marielle* et de *L'Orpheline du 41^e*.

Ch. DAVID.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.